

# *Les États-Unis*

Jacques PORTES \*

# *des années 1960*

**L**es Sixties ont marqué l'imagination américaine et leur souvenir n'est pas mort aux États-Unis. Les uns, comme Bill Clinton, en ont été les enfants comblés (musique et marijuana, sans Vietnam), mais bien d'autres (souvent conservateurs républicains) rejettent ces années et les accusent de tous les maux (violences raciales et urbaines, manque de respect des jeunes, relativisme moral, etc.) ; le terme « libéral », dans son sens américain signifiant la gauche, est devenu dans leurs bouches une insulte. Ce débat idéologique n'est d'ailleurs pas propre aux États-Unis, et a émergé aussi lors de la campagne présidentielle française du printemps 2007. Il est nourri par les différences majeures entre 1960 et 1970, car la décennie forme vraiment un ensemble.

En 1960, les écrans de télévision sont en noir et blanc, le pays engoncé dans la guerre froide et les mœurs restent conventionnelles : le président Kennedy porte habit et haut-de-forme lors des cérémonies de son entrée en fonction le 21 janvier 1961. La ségrégation raciale, mise en cause depuis 1954, est encore légale dans la plupart des États du Sud et les Noirs — qui ne revendiquent pas encore la dénomination d'Africains-Américains — n'occupent que des places subalternes dans la vie sociale et le monde professionnel. La famille traditionnelle constitue le cœur de la société, et le taux de natalité est supérieur à celui des autres pays développés ; le modèle américain réside dans le mode de vie de cadres blancs vivant dans de confortables pavillons de banlieue, avec des enfants qui jouent dans les rues bordées de pelouse.

Sur le plan international, la tension avec l'URSS est extrême : l'année précédant l'arrivée de John Kennedy à la Maison-Blanche, un avion U2 piloté par Gary Powers, en mission d'espionnage au-dessus de l'URSS, a été abattu par un missile soviétique. Les États-Unis ne sont pas sortis grandis de cet épisode, car le président Eisenhower a d'abord nié les faits avant de les reconnaître plus ou moins clairement, provoquant l'ironie de Nikita Khrouchtchev. Le nouveau président Kennedy doit réagir et démontrer sa détermination anticommuniste. En dépit de ces aléas, la puissance américaine n'est cependant guère menacée : elle est forte d'une économie en expansion, malgré une récession de deux ans avant l'élection de 1960, et s'appuie sur un réseau de bases militaires réparties à travers le monde.

Dix ans plus tard, ce calme apparent a été remplacé par une atmosphère de bruit et de fureur. L'assassinat politique est devenu habituel : John Kennedy, Malcom X, Martin Luther King et Robert Kennedy en ont été les victimes les plus connues, alors que d'autres, comme Georges Wallace, le gouverneur d'Alabama, ont été gravement blessés. À partir de 1965, avec celles de Watts à Los Angeles, des émeutes raciales éclatent dans de nombreuses villes du Nord du pays comme Detroit et Newark. Les manifestations contre le racisme, puis contre la poursuite de la guerre du Vietnam, se multiplient et font croire aux plus craintifs que les États-Unis sont au bord de la guerre civile. Dans le même temps, une révolution des mœurs et des goûts est en marche. La jeunesse étudiante rejette le conformisme pesant de ses parents et vibre aux sonorités de Bob Dylan, de John Coltrane ou même des Beatles (leur triomphale tournée américaine de 1964 marque pour certains le début réel des années soixante) ; les modes vestimentaires sont bouleversées par la fantaisie et la provocation. À la fin de la décennie, le cinéma a fait éclater son corset moral : des films comme Easy Rider et Bonny and Clyde illustrent cette liberté extrême et deviennent rapidement culte.

Ce bouleversement atteint son paroxysme en août 1968 à Chicago, puis et un an plus tard sur le terrain boueux de Woodstock. Dans la ville des vents, alors que se tient la convention du parti démocrate, un véritable happening révolte la « majorité silencieuse », et la répression policière se déchaîne. Du 15 au 17 août 1969, le festival de musique réunit sous la pluie plus de participants que les manifestations contre la guerre avant de s'achever dans des nuits de plaisir et de folie<sup>1</sup>.

Ce rapide survol montre bien que l'étude de la période mérite d'être renouvelée, afin de sortir d'un débat politique sans réelle consistance et de prendre en compte la complexité de cette évolution. Les travaux nouveaux sur les réalités concrètes des années soixante aux États-Unis se sont multipliés ces dernières années, et en fournissent une vision riche et diversifiée. Différentes recherches menées aux États-Unis comme en France viennent ainsi nourrir le présent numéro, sans qu'il s'agisse toutefois de prétendre aborder tous les aspects d'une période aussi dense : la guerre du Vietnam est désormais bien connue et n'a pas donné lieu à des relectures décisives, la présidence de John F. Kennedy a été l'objet de multiples études et rien de très neuf ne peut plus être apporté sur son sujet — son bilan est réduit au-delà de sa maîtrise chanceuse lors de la crise des fusées en octobre 1962, mais son assassinat met fin à la période apparemment paisible qu'avaient connu les États-Unis depuis les années 1950 —, et, de la même façon, ni l'économie ni le syndicalisme n'ont suscité l'enthousiasme des chercheurs. Beaucoup de domaines ont cependant donné lieu aux recherches nouvelles réunies ici, près de la moitié des articles de ce numéro étant ainsi le fruit des travaux de jeunes chercheurs des universités françaises, qu'il s'agisse de doctorants, de post-doctorants ou de récents maîtres de conférence.

1. Voir Jacques Portes, *Une génération américaine*, Paris, Armand Colin, 2004.



Quatrième de couverture de *The Seed* (Chicago), volume 1, numéro 13, 1967. (Coll. BDIC)

*Des hommes politiques d'envergure ont incarné les années soixante : Lyndon B. Johnson et Earl Warren, président des États-Unis et président de la Cour suprême, ont partagé les mêmes valeurs, mais celles-ci ne les ont pas préparés à la revendication identitaire croissante pendant cette période (Jacques Portes) ; Richard Nixon connaît pendant plusieurs années une véritable traversée du désert avant de rebondir en candidat de la « majorité silencieuse » (Antoine Coppolani). La définition du libéralisme, maître mot pour le mouvement de la période, et sa déclinaison historiographique sont présentées de manière complète et originale par Romain Huret.*

*C'est bien le tourbillon social qui caractérise le mieux ces années soixante si controversées. La société américaine a été bouleversée par l'arrivée de nouveaux immigrants après la loi de 1965 : ce texte majeur a été l'objet de longues discussions, sans toutefois que ses conséquences les plus importantes soient perçues sur le moment (Dominique Daniel). L'arrivée aux États-Unis de juifs soviétiques a été l'un des résultats des tractations de la guerre froide, mais elle a aussi déclenché une véritable mobilisation populaire en leur faveur (Pauline Peretz). Les Japonais américains et les Noirs ont partagé le drame de la discrimination et de la violence, sans pourtant parvenir à établir entre eux des relations confiantes durant le mouvement pour les droits civiques (Greg Robinson). La répression policière lors des émeutes de Chicago a voulu briser l'alliance possible des étudiants blancs et des partisans du Black Power, en dépit de la fragilité intrinsèque de ce regroupement (Caroline Rolland-Diamond). La contestation de la peine de mort appartient aussi au mouvement vers le progrès humain de la période : le cas de la Californie est exemplaire, qui se dirige vers la suspension du châtement suprême, avec l'écho de la protestation de Caryl Chessman (Simon Grivet).*

*Les relations franco-américaines sont souvent tumultueuses, mais deux exemples montrent que durant les années 1960 elles sont relativement apaisées. Le tourisme de masse entre la France et les États-Unis commence alors, et échappe par son dynamisme à la volonté des deux gouvernements de l'utiliser à des fins politiques (Nicole Fouché). Alors que dans les années 1940 l'arrivée massive des films américains en France avait provoqué de violentes réactions de rejet, les échanges sont plus équilibrés vingt ans plus tard, en raison notamment de la vigueur de la Nouvelle Vague et du déclin momentané d'Hollywood (Claire Strohm).*

*La culture américaine a initié, avec celle venue de Grande-Bretagne, la révolution des Sixties. Mais curieusement, le cinéma d'Hollywood, si étroitement associé à la société américaine, prend alors du retard et marque le pas, incapable de prendre en compte la rénovation sociale (Nathalie Dupont). Bob Dylan reste l'une des grandes icônes de la période, bien qu'il n'ait pas voulu assumer ce rôle (Sean Wilentz et Jacques Portes).*

*Enfin, une brève présentation de quelques richesses de la BDIC sur les États-Unis des années 1960 donnera peut-être de nouvelles envies à de nouveaux chercheurs (Franck Veyron).*

**A***u fil de ces diverses contributions, les années 1960 prennent ainsi un visage plus nuancé et finalement plus proche d'une réalité ressentie comme contradictoire dès cette époque. Bob Dylan l'exprimera très bien a posteriori : « Les choses commençaient à brûler. Soutiens-gorge, cartes de mobilisation, drapeaux américains, même des ponts... Tout y passait. L'esprit public était en train de changer, et par bien des aspects déboucherait sur une véritable nuit des morts vivants. Le chemin pour en sortir serait chaotique, je ne savais pas vers où il allait, mais je le suivais. C'était un drôle de monde qui se dévoilait... J'y allais tout droit. Il était grand ouvert. Une chose sûre, il n'était pas mené par Dieu, mais pas plus par le Diable<sup>2</sup>. »*

2. Bob Dylan, *Chronicles. Volume One*, New York, Simon & Schuster, 2004, pp. 292-93 [édition française : *Chroniques. Volume 1*, Paris, Fayard, 2005].